

20 novembre 1903.

Pour ce qui me concerne personnellement, j'ai un assez clair souvenir de mes années d'enfance à partir de trois ou quatre ans. Je n'ai pas été un enfant prodige. J'avais seulement le goût inné de la musique, que je n'ai commencé à apprendre que vers l'âge de onze ans. Mes parents, de condition médiocre, n'avaient d'autre ambition que de me voir un jour assez bon pianiste pour me faire une position dans le professorat. Et pendant de longues années, j'ai donné des leçons de piano. Cependant, à dix-huit ans, j'entrai au Conservatoire où j'obtins d'abord un premier prix d'harmonie. Puis, entré dans la classe d'Halévy, je remportai un second prix de fugue, et dans la classe d'orgue, un premier prix d'accessit. Rien ne faisait prévoir que j'arriverais à acquérir de la célébrité, et moi-même borné dans mes ambitions, et préoccupé de gagner ma vie, je me contentais d'écrire quelques compositions pour le piano en continuant à donner des leçons de piano. Je ne puis pas vous raconter ici par quelles suites de circonstances j'arrivai à me faire un nom dans l'*opérette*, alors que mes goûts m'auraient plutôt porté vers la grande musique. Je n'ai pas à regretter d'avoir abandonné l'une pour l'autre, puisqu'au fond, tout en traitant un genre léger, j'ai pu conserver l'estime des musiciens et des relations avec les plus grands d'entre eux.

La précocité intellectuelle n'est pas toujours une garantie du génie futur. Elle peut s'atrophier ou du moins cesser de se développer comme le corps de certains enfants, qui, à cinq ou six ans, sont superbes, et qui restent des nabots. J'en ai vu des exemples. Mon avis est qu'il n'y a pas de règle à établir. Une faculté spéciale peut se manifester et se développer tôt ou tard chez un individu. C'est comme une tumeur qui se manifeste à un moment donné, puis se durcit ou bien se développe à l'extrême. Pardonnez-moi cette comparaison qui est peut-être mal choisie, mais pour répondre à vos questions comme elles le mériteraient, il faudrait du temps, de la réflexion, et sans doute aussi des connaissances psychologiques qui me manquent. Cette lettre n'est écrite que pour vous dire que les questions dont vous vous occupez sont du plus haut intérêt, et que je vous remercie de m'avoir fourni l'occasion de correspondre avec vous sur des sujets dont la portée est peut-être un peu trop élevée pour ma faible science.

CHARLES LECOCQ.

Novembre 1902.

Je ne saurais vous apporter de bien utiles renseignements *per-*

*sonnels*; ils sont absolument trop vagues et je n'en ai conservé aucune mémoire.

J. MASSENET.

19 décembre 1902.

Mon père était docteur-médecin à Montpellier. Etant étudiant et aimant la musique, il s'était amusé à apprendre la flûte, et était arrivé à une assez jolie force d'*amateur* sur cet instrument.

A cinq ans et demi (jusque-là aucun goût, aucune disposition ne s'était manifestée en moi), je reçus de mon père entre une page d'écriture et une leçon de lecture, quelques notions de solfège. Au bout de quinze jours, je n'avais plus besoin d'être guidé par les sons de la flûte, et de moi-même je trouvais les intonations et déchiffrais imperturbablement. Bref, je devinais plutôt que je n'apprenais. *Mon père, qui ne savait pas faire une gamme sur le piano*, me fit apprendre l'étude de cet instrument et fut mon seul professeur! Si mes progrès furent assez rapides — par suite de circonstances qu'il est inutile de rappeler ici — l'organiste de la cathédrale me fit travailler l'harmonie, le contre-point et la fugue. En somme, en arrivant à Paris à l'âge de dix ans, j'étais capable d'être reçu d'embrée au cours de haute composition que dirigeait au Conservatoire l'illustre auteur de *La Juive* : Halévy. — A quinze ans (le règlement s'opposant à ce que ce fut plus tôt), je concourrais pour Rome et j'obtins une première mention. A seize ans, le grand prix. Je dois ajouter maintenant, au point de vue qui vous intéresse, que j'étais un enfant robuste, assez sérieux et réfléchi, un peu rêveur, je crois, mais pas d'étoilement, de névrose, et je n'ai jamais eu un jour de maladie. Mon père (sa mémoire en soit bénie) avait, du reste, soin de ma santé morale aussi bien que de ma santé physique, je n'ai jamais été mis en serre chaude, jamais poussé, jamais exhibé comme un petit animal plus ou moins curieux (et n'est-ce pas là ce qui peut faire avorter bien des espérances?).

Jusqu'à mon départ pour l'Italie, j'ai donc travaillé avec ardeur, mais dans une tranquille paix et comme si j'avais eu dix ans de plus.

E. PALADILHE.

24 novembre 1902.

J'ai commencé la musique à trente mois, sachant lire parfaitement, et en *un mois*, j'avais avalé la méthode de piano de Le Carpentier. A cinq ans, j'ai composé des valses, des romances, et autres vétilles sans valeur, mais presque toujours correctement écrites... Ayant expérimenté la précocité sur moi-même, je suis con-